

Le Monde

René Morel, tailleur de pierre

Article paru dans l'édition du 25.03.95

D EPUIS ses premiers pas d'apprenti marbrier à l'âge de quinze ans, cela fait trente-huit années que René Morel se mesure à la pierre. Tailleur de pierre : il ne veut être rien d'autre. De son expérience, qu'il estime loin d'être achevée, il a tiré quelques préceptes : « Pour travailler la pierre, il faut coucher avec elle », « Si on ne l'aime pas, elle ne sait pas vous aimer », « Il ne faut pas chercher à aller plus vite qu'elle ne l'autorise ». Trente-huit années durant lesquelles il a dû apprendre à forger ses propres outils, sous l'autorité du premier d'entre eux : l'oeil. « Aspect, grain, couleur. Il ne trahit pas. » Après deux années passées dans une carrière, il rencontre des compagnons du devoir. Il les suit, et s'intègre à la communauté lyonnaise. Il acquiert auprès de « ces pros qui ne cessent de se perfectionner » des « notions simples » comme l'assemblage d'une coupole ou d'un escalier hélicoïdal.

Après la cérémonie d'adoption, et l'engagement moral de transmettre le métier, il entreprend son tour de France avec une pointe outre-Manche, à Londres et à Aberdeen. Il passe par Strasbourg, Bordeaux (où il est reçu compagnon en 1967), Toulouse, Paris. A chaque étape il sera resté au moins le temps de quatre saisons, à chaque région il aura découvert une pierre nouvelle et ses outils spécifiques. Il sait désormais « qu'il faut parfois forcer la main des autres, et dérober certaines choses » pour acquérir le métier. « La première pierre qu'on a taillée est celle qui reste », constate-t-il. Pour lui, Lyonnais d'origine, ce sera un calcaire du Bugey, le villebois.

Mais il y en aura bien d'autres sur son chemin, dont il ne saura parler qu'amoureusement. Et d'abord le grès rose, « matériau délicat », de la cathédrale de Strasbourg. Souvent, il est revenu voir les éléments qu'il a taillés il y a trente ans pour la tourelle nord-est, notamment ces meneaux hauts et étroits que son ennemie intime, la machine, aurait été incapable de réaliser avec grâce. Il salue aussi la « rigueur » du granit, sa résistance à l'outil, qui exige souplesse et puissance de frappe. Il se souvient des « patates » de granit jaune foncé, ramassées dans les

champs bretons, d'où il a tiré, alors qu'il travaillait à Nanterre la rose de la cathédrale de Saint-Malo. « Quand on restaure un édifice, on tombe dedans à pieds joints. Il faut s'identifier au site. La taille doit se faire sur place »

Une pratique à éviter, insiste-t-il : « En atelier, on taille pour tailler. Quand on restaure un édifice, on tombe dedans à pieds joints. Il faut s'identifier au site. La taille doit se faire sur place. » Son expérience la plus marquante reste la restauration du Saint-Sépulcre. Six années passées avec une trentaine d'ouvriers palestiniens, travaillant à l'occasion à deux ou trois sur le même bloc, alors qu'en France c'est chacun le sien, « pire que sa femme, à moins que le caillou presse ».

Son idéal d'une restauration entièrement manuelle, où l'on sort une colonne de dix tonnes à la main, est comblé. Le jeu complexe qui requiert de faire tailler et transporter chaque pierre au prorata d'une des communautés gardiennes de l'édifice le surprend et l'amuse. A Jérusalem, il a retrouvé les outils des Croisés. Inchangés. Il les utilise pour tenter de rapprocher le nouveau de l'ancien. Mais il sait combien le temps passé à la copie change tout. « Je suis monté en haut du transept. La différence de coupe et de taille éclate. Les Croisés ont fait ça dans la précipitation, c'est une véritable envolée, une pulsion. »

JEAN LOUIS PERRIER